

Administration et Rédaction :  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE. — PARIS

Adresser les mandats à PAGES

# Le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS :			
POUR LA FRANCE :		POUR L'ÉTRANGER :	
Un an . . .	10 fr.	Un an . . .	12 fr.
Six mois . . .	5 fr.	Six mois . . .	6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Le Brigandage Moderne

### A la Gloire du Comité des Forges

#### III. — L'APRES-GUERRE

##### Leur Victoire

Un gouvernant fameux, — fameux parce que hissé au Pouvoir par la sédition monarchiste l'avantage lui échut de « gagner la guerre » — s'oublia jusqu'à dire : « Ma victoire est une victoire à la Pyrrhus. » Paroles historiques que ne démentent pas les faits, certes, mais paroles qui, dans les pates au gouvernement qui les prononce.

Le temps n'allait pas tarder de venir, en effet, où le dictateur s'affalerait. Un beau jour l'ingratitude et l'ironie qui s'attachent à l'une des plus belles institutions du régime : le Parlement, susciteront une cabale qui précipitera dans le néant l'idole prête à s'effondrer, avec modestie et comme à regret, l'investiture élyséenne.

La chute fut brusque ; plus rapide encore fut l'oubli. Qui donc, aujourd'hui, se souviendrait de Clemenceau si de temps à autre, des humoristes talonnés par le souci alimentaire, n'exposaient chez Bunau-Varilla, le Tigre mettant en déroute les animaux de la Jungle ?

Pyrrhus est bien mort, Millerand, le Millerand du Comité des Forges, l'authentique Millerand, régnait à l'Elysée. Sans doute le corbillard officiel qui conduira Clemenceau à son ultime demeure est-il tout attelé ? Mais qui sait si cette perspective — être enterré par Millerand — ne retient pas le sarcasme octogénaire chevillé à notre planète tout encombrée de cadavres ?

Millerand et ses patrons de haut brigandage ne veulent pas et n'ont jamais voulu que la victoire soit telle que la jugea Clemenceau. Ils ont raison. La victoire dépasse les espérances que le Comité des Forges avait pu fonder aux alentours de 1917, alors que ses adhérents les plus marquants complotaient une paix blanche. Jusqu'où pouvaient aller ces espérances dans l'hypothèse la plus favorable ? Nous l'avons dit. « L'Allemagne à genoux », selon le terme de Lloyd George, cela ne signifiait pas la Ruhr aux Français, ni même la Sarre. Et puis il y avait un facteur inconnu qui pouvait fort bien chambarder les conjectures les plus solides. Cette inconnue dramatique était l'attitude des classes ouvrières par le monde quand le canon se serait tu. Les classes ouvrières ne se tourneraient-elles pas contre ceux qui les avaient armées ? Ne mettraient-elles pas à profit la démobilisation pour disputer leur part aux profiteurs ? N'essaieraient-elles pas de faire la Révolution à l'imitation des Russes ?

Nous avons montré que ce facteur d'inconnu qui rendait précaire toute hypothèse sur l'issue de la guerre, ne devait jouer aucun rôle dans le déroulement des faits. Nous avons montré que les classes ouvrières, en France surtout, avaient été bien sages, qu'elles s'étaient bien gardées de déranger l'ordre de choses, de bousculer le vieil édifice branlant. Nous avons dit que dans ce phénomène le vouloir le génie gouvernemental avait eu beaucoup moins de part que l'incapacité des « chefs » en qui la classe ouvrière a placé sa confiance relative et auxquels elle abandonne lâchement, imbecilement, la direction de ses affaires.

Les capitalistes de ce pays ont donc bien raison de triompher à l'heure actuelle. Leur victoire est grande. Leur victoire est énorme. Leur victoire nous suffoque. Tout, désormais, leur est permis. Leur dictature est sans contrepoids et sans limite. L'enservissement des rouages sociaux et de toutes les institutions d'Etat au capital est complète et absolue. La servitude des hommes au Pouvoir ne daigne même plus se masquer. Tous oripeaux et détournements idéologiques qu'on brandissait naguère sur les tréteaux sont rejetés ; les plus banales hypocrisies constitutionnelles sont repudiées. Le cynisme est poussé si loin qu'on nous fabrique un représentant du peuple sur commande et qu'on nous flanque en prison sous un motif de bon plaisir, les hommes qu'on juge gênants. Un tel régime est au-dessus de tout. Il donne, dans l'ordre politique et moral, la mesure du triomphe capitaliste, mais pour connaître l'étendue réelle de leur victoire, c'est l'ordre économique qu'il convient d'observer.

L'Etat est en situation de banqueroute virtuelle, nous dit-on. Son budget ordinaire se monte à une trentaine de milliards, c'est un minimum qui suppose que l'Allemagne paiera. L'or est rafflé ou enterré ; la monnaie d'argent est évanouie, le billion lui-même fait défaut. Il n'y a plus en circulation comme devises représentatives de valeurs, que d'ignobles vignettes de tout calibre, de toute couleur provenant de la planche à assignats d'une entreprise privée et privilégiée. La Banque de France, et qui n'ont de valeur vraie que le coût de leur confection en série. Néanmoins les capitaux abondent. L'industrie, la Banque et le Négoce doublent, quadruplent, sextuplent leurs capitaux. Une spéculation effrénée sévit. D'innombrables trusts accaparent la production, se rendent maîtres de tous les marchés, imposent leurs prix, pressurent les consommateurs. Un mercantilisme abominable se déploie ravageant les populations ouvrières qui n'ont d'autres moyens d'achat qu'un salaire aléatoire. Ce brigandage s'opère avec la complicité et sous la protection de l'Etat, dont les ministres changeants, jansénistes pantins, et les bureaucrates, nullités serviles, ne font qu'apporter la goutte d'eau de leurs voracités personnelles, au torrent ravageur des capitalismes ligés. On voit les affirmations du Bourgeois de crâne, ô peuple le plus spirituel de la terre :

L'esprit nouveau.

Le nettolement nécessaire des Ecuries d'Augias.

L'éviction des improductifs et des parasites.

La rénovation du système représentatif ;  
L'allègement de l'Etat ;  
La décentralisation administrative ;  
Le productivisme intense ;  
La participation du capital aux charges de l'Etat et la participation ouvrière aux bénéfices de l'industrie ;  
L'Union dans le Travail....  
Etc., etc.,

Ces mirifiques promesses qui présageaient un sérieux replâtrage social, qui supposaient un revirement des mœurs et des mentalités ont fondu aux neiges de l'arniche.

La chienne journalistique couverte d'honneurs mais toujours avide s'est jetée sur d'autres os ; elle pousse d'autres aboiements.

Comment voudrait-on, comment aurait-on pu jamais croire qu'une idée morale, un souci d'ordre social intervint dans la mentalité capitaliste ?

Egoïstes, rapaces, sans scrupules, prêts à immoler un peuple pour assouvir ses appétits, tels on était hier, — maintenant que la curée bat son plein, que la proie est gisante sous la dent des fauves, comment voudriez-vous que des scrupules humanitaires, des préoccupations sociales se fissent jour et exerçassent une influence ?

Partout où il y a de la « main-d'œuvre », du « matériel humain » à exploiter, partout où il y a des richesses à razzier, les capitalistes se ruent. Hier, le monde exploitable, ramenable et pillable ressemblait à un champ clos où la concurrence acharnée des plus forts évinçait les plus faibles. Aujourd'hui que le dumping a disparu, les vainqueurs alliés et associés se taillent contrairement de larges parts, en attendant qu'ils se jettent les uns sur les autres, ou plus exactement en attendant qu'ils déclenchent la nouvelle guerre dont les prodromes déjà se manifestent et dont la menace déjà s'accuse. (A suivre).

RHILLON.

## L'ORDRE

On nous reproche souvent d'avoir accepté pour devise ce mot anarchie qui fait tellement peur à bien des esprits. — « Vos idées sont excellentes, nous dit-on, mais avouez que le nom de votre parti est d'un choix malheureux. » Anarchie, dans le langage courant, est synonyme de désordre, de chaos, ce mot éveille dans l'esprit l'idée d'intérêts qui s'entrechoquent, d'individus qui se font la guerre, qui ne peuvent parvenir à établir l'harmonie.

Commentons d'abord par observer qu'un parti d'action, un parti qui représente une tendance nouvelle, a rarement la possibilité de choisir lui-même son nom. Ce ne sont pas les *Gueus* du Brabant qui ont inventé ce nom, plus tard devenu si populaire. Mais, sobriquet d'abord, — et sobriquet bien trouvé — il fut relevé par le parti, accepté généralement et bientôt il devint son appellation glorieuse. On conviendra d'ailleurs que ce mot renfermait toute une idée.

Les *ans-endettes* de 1793 ? — Ce sont les ennemis de la révolution populaire qui ont lancé ce nom ; mais ne renfermait-il pas toute une idée, celle de la révolte du peuple déguenillé, las de misère, contre tous ces royaumes, soi-disant patriotes et jacobins, bien mis, tirés à quatre épingles, qui malgré leurs discours pompeux et l'encens brûlé devant les statues par les historiens bourgeois, étaient les vrais ennemis du peuple, puisqu'ils le méprisaient profondément, pour sa misère, pour son esprit libérateur et égalitaire, pour sa fougue révolutionnaire.

Il en fut de même pour ce nom de *nihilistes* qui a tant intrigué les journalistes et qui a donné lieu à tant de jeux de mots, bons et mauvais, jusqu'à ce qu'on ait compris qu'il ne s'agissait pas d'une secte baroque, presque religieuse, mais d'une vraie force révolutionnaire. Lancé par Tourgueneff dans son roman *Les pères et les fils*, il fut relevé par les « pères » qui se vengeaient par ce sobriquet de la désobéissance des « fils ». Les fils l'acceptèrent et lorsque, plus tard, ils s'aperçurent qu'il prêtait à des malentendus et cherchèrent à s'en débarrasser, c'était impossible. La presse et le public ne voulaient pas désigner les révolutionnaires russes autrement que sous ce nom. D'ailleurs le nom n'est pas du tout mal choisi, puisqu'il renferme une idée : il exprime la négation de tout ensemble des faits de la civilisation actuelle, basée sur l'oppression d'une classe par une autre ; la négation du régime économique actuel, la négation du gouvernementalisme et du pouvoir, de la politique bourgeoise, de la science routinière, de la moralité bourgeoise, de l'art mis au service des exploités, des coutumes et des usages grotesques ou détestables d'hypocrisie, dont les siècles passés ont doté la société actuelle. — Bref, la négation de tout ce que la civilisation bourgeoise entoure aujourd'hui de vénération.

De même pour les anarchistes. Lorsqu'au sein de l'Internationale, il surgit un parti qui niait l'autorité dans l'Association et qui se révoltait contre l'autorité sous toutes ses formes, ce parti se donna d'abord le nom de parti *fédéraliste*, puis celui d'*anti-étatique* ou *anti-autoritaire*. A cette époque, il évitait même de se donner le nom d'anarchiste. Le mot *anarchie* (c'est ainsi qu'on l'écrivait alors) semblait trop rattacher le parti aux Proudhoniens, dont l'Internationale combattait en ce moment les idées de réforme économique. Mais c'est précisément à cause de cela, pour jeter de la confusion que les adversaires se plurent à faire usage de ce nom ; en outre, il permettait de dire que le nom même des anarchistes prouve que leur seule ambition est de créer le désordre et le chaos, sans penser au réel.

Le parti anarchiste s'empressa d'accepter le nom qu'on lui donnait. Il insista d'abord

sur le petit trait d'union entre *an* et *archie*, en expliquant que sous cette forme, le mot *anarchie*, d'origine grecque, signifiait *pas de pouvoir*, et non pas « désordre » ; mais bientôt il l'accepta tel quel, sans donner de besogne inutile aux correcteurs d'épreuves ni de leçons de grec à ses lecteurs.

Le mot en est donc revenu à sa signification primitive, ordinaire, commune, expliquée en 1816, en ces termes, par un philosophe anglais, Bentham : — « Le philosophe qui désire réformer une mauvaise loi, disait-il, ne prêche pas l'insurrection contre elle. Le caractère de l'anarchie est tout différent, il nie l'existence de la loi, il en rejette la validité, il excite les hommes à la méconnaissance commune et à se soulever contre son exécution. » Le sens du mot est devenu plus large aujourd'hui : l'anarchiste nie, non seulement les lois existantes, mais tout pouvoir établi, toute autorité ; cependant l'essence en est restée la même : il se révolte — et c'est pour cela qu'il commence — contre le pouvoir, l'autorité, sous n'importe quelle forme.

Mais ce mot, nous dit-on, éveille dans l'esprit, la négation de l'ordre, partant, l'idée de désordre, de chaos ?

Tachons, cependant, de nous entendre. — Do quel *ordre* s'agit-il ? Est-ce de l'harmonie que nous rêvons, nous les anarchistes ? De l'harmonie qui s'établira librement dans les relations humaines, lorsque l'humanité cessera d'être divisée en deux classes, dont l'une sera exploitée au profit de l'autre ? De l'harmonie qui surgira spontanément de la solidarité des intérêts, lorsque tous les hommes feront une seule et même famille, lorsque chacun travaillera pour le bien-être de tous, et tous pour le bien-être de chacun ? Evidemment, non ! Ceux qui reprochent à l'anarchie d'être la négation de l'ordre, ne parlent pas de cette harmonie de l'avenir, ils parlent de l'ordre, tel qu'on le conçoit dans notre société actuelle. — Voyons donc ce qu'est cet ordre que l'anarchie veut détruire.

L'ordre, aujourd'hui — ce qu'ils entendent par ordre — c'est les neuf dixièmes de l'humanité travaillant pour procurer le luxe, les jouissances, la satisfaction des passions les plus exécrables à une poignée de faibles.

L'ordre, c'est la privation de ces neuf dixièmes de tout ce qui est la condition nécessaire d'une vie hygiénique, d'un développement rationnel des qualités intellectuelles. Réduire neuf dixièmes de l'humanité à l'état de bêtes de somme vivant au jour le jour, sans jamais oser penser aux jouissances procurées à l'homme par l'étude des sciences, par la création artistique, voilà l'ordre !

L'ordre, c'est la misère, la famine devenue l'état normal de la société. C'est le paysan irlandais mourant de faim ; c'est le paysan d'un tiers de la Russie mourant de diphtérie, de typhus, de faim à la suite de la disette et de la guerre, au milieu des entassements de bled qui filent vers l'étranger. C'est le peuple d'Italie réduit à abandonner sa campagne luxuriante pour rôder à travers l'Europe en cherchant un tunnel quelconque à creuser, où il risquera de se faire écraser après avoir subi quelques mois de plus. C'est la terre enlevée au paysan pour l'élever du bétail qui servira à nourrir les riches ; c'est la terre laissée en friche plutôt que d'être restituée à celui qui ne demande pas mieux que de la cultiver.

L'ordre, c'est la femme qui se vend pour nourrir ses enfants, c'est l'enfant réduit à être effréné dans une fabrique, ou à mourir d'inanition, c'est l'ouvrier réduit à l'état de machine, c'est le fantôme de l'ouvrier insurgé aux portes du riche, le fantôme du peuple insurgé aux portes des gouvernements.

L'ordre, c'est une minorité infime, élevée dans les chaires gouvernementales, qui s'impose pour cette raison, pour occuper plus tard les mêmes fonctions, afin de maintenir les mêmes privilèges par la ruse, la corruption, la force, le massacre.

L'ordre, c'est la guerre continuelle d'homme à homme, de métier à métier, de classe à classe, de nation à nation. C'est le canon qui ne cesse de gronder, c'est la dévastation des campagnes, le sacrifice de générations entières sur les champs de bataille, la destruction en une année des richesses accumulées par des siècles de dur labeur.

L'ordre, c'est la servitude, l'enchaînement de la pensée, l'avilissement de la race humaine, maintenue par le fer et par le fouet. C'est la mort soudaine par le grison, la mort lente par l'empoisonnement, de centaines de mineurs déshonorés ou enterrés chaque année par la cupidité des patrons, et mitraillés, pourchassés à la balonnette, dès qu'ils osent se plaindre.

L'ordre, enfin, c'est la noyade dans le sang de la Commune de Paris. C'est la mort de trente mille hommes, femmes et enfants, déshonorés par les obus, mitraillés, enterrés dans la chaux vive sous les pavés de Paris. C'est le destin de la jeunesse russe, murée dans les prisons, enterrée dans les neiges de la Sibirie et des meilleurs, les plus purs, les plus dévoués représentants meurent par la corde du bourreau.

Voilà l'ordre !

Et le désordre, ce qu'ils appellent le désordre ?

C'est le soulèvement du peuple contre cet ordre ignoble brisant ses fers, détruisant les entraves et marchant vers une meilleure avenir. C'est ce que l'humanité a de plus glorieux dans son histoire.

C'est la révolte de la pensée à la veille des révolutions, c'est le renversement des hypothèses sanctionnées par l'immobilité des siècles précédents ; c'est l'éclosion de tout un flot d'idées nouvelles, d'inventions audacieuses, c'est la solution des problèmes de la science.

Le désordre, c'est l'abolition de l'esclavage antique, c'est l'insurrection des communes, l'abolition du servage féodal, les tentatives d'abolition du servage économique.

Le désordre, c'est l'insurrection des paysans insurgés contre les prêtres et les seigneurs,

brûlant les châteaux pour faire place aux chaumières, sortant de ses tanières pour prendre sa place au soleil.

C'est la France abolissant la royauté et portant un coup mortel au servage dans toute l'Europe occidentale.

Le désordre, c'est 1848 faisant trembler les rois et proclamant le droit au travail. C'est le peuple de Paris qui combat pour une idée nouvelle et qui, tout en succombant sous les massacres, légua à l'humanité l'idée de la commune libre, lui frayant le chemin vers cette révolution dont nous sentons l'approche et dont le nom sera la *Révolution Sociale*.

Le désordre — ce qu'ils nomment le désordre — ce sont des époques pendant lesquelles des générations entières supportent une lutte incessante et se sacrifient pour préparer à l'humanité une meilleure existence, en la débarrassant des servitudes du passé. Ce sont les époques pendant lesquelles le génie populaire rend son libre essor et fait en quelques années des pas gigantesques, sans lesquels l'homme serait resté à l'état d'esclave antique, d'être rampant, avili dans la misère.

Le désordre, c'est l'éclosion de plus belles passions et des plus grands dévouements, c'est l'épopée du suprême amour de l'humanité ! Le mot *anarchie* impliquant la négation de cet ordre et invoquant le souvenir des plus beaux moments de la vie des peuples, n'est-il pas bien choisi pour un parti qui marche à la conquête d'un avenir meilleur.

Pierre KROPOTKINE.

## Les Martyrs Irlandais ou la Grève de la Faim

Avant-guerre, un seul pays au monde avait le triste monopole d'être le plus féroce, le plus ignominieusement réactionnaire. Pire que l'Espagne de Montjuich, ce qui n'est pas peu dire.

Ce pays était celui des pogroms, celui des massacres continus contre les travailleurs, celui où l'oppression avait comme symbole le cosaque et son knout. C'était le pays où régnait le czar abhorré : la sainte Russie.

Les crimes d'un pouvoir autocratique, les pendaisons, les tortures, les déportations, s'y comptaient, chaque année, par milliers et par milliers. Et la répression universelle, causée par ce régime de désordres, d'assassinats et d'exactions sans nombre, en était la condamnation éternelle. Là, dans ce pays de sang et de boue, les prisonniers politiques étaient plus féroceement traités que ceux de droit commun : auteurs graves, auteurs avinés ne leur étaient épargnés. Tous les supplices étaient bons pour réduire les révoltés ; celui qui aspirait à plus de bien-être, à plus de joie et de liberté pour eux-mêmes et pour un peuple réduit à l'état d'esclavage.

Aussi, brimés, torturés, massacrés, les prisonniers politiques n'avaient guère le choix des moyens pour protester contre les abominations dont ils étaient les victimes pantelantes, douloureuses. Et aux châtimens des verges, aux outrages des goliards, aux emprisonnements arbitraires et prolongés, aux déportations en Sibirie, répondaient-ils par le suicide, ou par la mort lente par la grève de la faim. C'était là l'ultime protestation et celle qui était la plus douloureuse.

En effet, songez-vous qu'il pouvez satisfaire, plus ou moins bien, à chaque repas, votre besoin, votre appétit... la grève de la faim est une chose horrible lorsqu'elle se prolonge trop longtemps ; et il faut être bien résolu à la résistance et n'avoir plus rien à perdre pour employer ce moyen. C'est la mort lente à petit feu. La perte progressive des forces, des facultés. Et le protestataire, le martyr, se sent, chaque jour, décliner un peu plus.

Songez-y vous les gros qui vous gavez à chaque repas et dont le ventre bedonnant et la mine réjouie sont la preuve d'une alimentation généreuse.

Voilà ce qu'était, au pays sanglant des czars et des saintes icônes, la vie, les souffrances, la mort des précurseurs...

Lorsque, malgré les difficultés des communications, parvenait dans les autres pays la nouvelle d'une de ces protestations dernières, alors, la presse de l'Univers, celle qui n'était pas aux fonds secrets, n'avait pas assez de termes vengeurs et indignés pour condamner le régime responsable, pour flageller les bourreaux. Manifestations platoniques à vrai dire, mais manifestations tout de même et qui paraissent d'un bon sentiment. Et quelquefois, le revolver ou la bombe d'un terroriste répondait mieux et plus directement. Acte viril et courageux !

Mais depuis le czarisme s'est effondré dans la boue, dans le sang, dans l'opprobre. Et ainsi il en sera de tous les régimes d'autorité.

Mais depuis l'on fit la guerre « du droit, de la liberté » (?) Et les nalfs pouvaient espérer qu'il en serait fini à jamais des répressions dignes de l'Inquisition.

Les nalfs se sont lourdement trompés et il subsiste toujours des régimes d'autorité et les actes d'arbitraire sont plus nombreux que jamais. Et il y a toujours des hommes et des peuples qui luttent pour leur liberté, pour leur émancipation.

Maintenant la répression est pire que jamais. En France, en Italie, en Espagne, des détenus politiques durent employer la grève de la faim pour obtenir le respect de leur droit et de leur personne. En Russie, sous le nouveau régime de dictature il en est de même paraît-il. Mais c'est l'Angleterre qui bat aujourd'hui tous les records, et la libérale Albion nous donne en Irlande le spectacle de la plus épouvantable hypocrisie, de la plus épouvantable répression.

Et il semble que cela laisse froid les autres peuples. Car les Anglais pas plus que les autres n'ont l'air de s'en soucier. On voit les protestations véhémentes contre la politique sclérotée d'un Lloyd George... Et pourtant la lutte magnifique du peuple irlandais est digne d'intérêt et quelles belles leçons

## Pour les Emprisonnés

Depuis quelque temps, et nous applaudissons à cette heureuse initiative, une tentative de solidarité s'ébauche pour que cesse l'arbitraire de la prison préventive dont sont victimes des centaines d'individus.

Parti sur ce terrain cette manifestation de solidarité pourrait rester sans effet au cas où elle resterait exclusivement cantonnée aux délits politiques, terrain sur lequel elle a été placée ; tenant compte des enseignements du passé et pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs il serait logique que la lutte se mène pour tous ceux et à quelque titre que ce soit qui sont victimes de la vindicte gouvernementale, bourgeoise, expiant dans les prisons républicaines de soi-disant délits.

D'intéressants, et emprisonnés il n'y a pas que ceux du complot ; bon nombre de nos camarades anarchistes dont on ne cause jamais apprécié eux aussi les douceurs de la détention. S'y trouvent aussi, et pas au régime politique ceux-là, ceux qui pour les grèves des cheminots de février et de mai, furent arrêtés, condamnés à des peines variant de six mois à trois ans de prison et dont à certains, beaucoup même, l'on a joint l'interdiction de séjour, peine jusqu'ici réservée aux souteneurs ; et tous ceux-ci dont le seul délit fut d'avoir fait grève, mettant en pratique la propagande qui avait été faite chez eux, expient, souffrent dans les maisons centrales, où ils attendent dans un vain geste de réparation, d'humanité qui ne les touchera même pas, l'amnistie n'exerçant ses effets qu'antérieurement à la grève de février. Il y a encore tous ceux qui souffrent dans les bagnes et dont l'espoir en nous, dans notre propagande pour les tirer de leurs maudites gehennes nous est un soufflet et un reproche vivant au spectacle de notre impuissance et de notre incapacité. Devant tant de détresse, devant cette douleur qui se perpétue malgré nos désirs, *superficiels d'ailleurs*, de les arracher à leurs souffrances une cam-

pagne s'ébauche ; partie comme je disais plus haut sur un terrain restreint, il nous reste à nous d'essayer de l'élargir. A la faveur de l'action qui se mène nous devons faire toute la propagande nécessaire pour qu'une volonté d'action se crée susceptible d'imposer à nos gouvernements UNE AMNISTIE GENERALE.

Des meetings s'organisent même partout ne suffiraient pas à créer, et à donner l'apparence d'une force à laquelle les gouvernements ne croient pas. Aussi reprenant une proposition faite à la C.G.T. par un de nos camarades à l'occasion de la manifestation du premier août et reprise d'ailleurs et présentée par plusieurs de nos amis, proposition qui en Italie a donné de bons résultats et qui consiste simplement en ceci : ORGANISER A UNE DATE DETERMINEE UNE GRANDE PROTESTATION PENDANT LES HEURES DE TRAVAIL, où chacun viendrait par sa présence apporter le témoignage de sa sympathie à l'égard de ceux que nous voulons arracher des prisons.

Cette manifestation prenant le caractère d'une grève générale, empreinte d'une solidarité bien arrêtée, bien définie, donnerait à réfléchir à nos gouvernements si elle se renouvelait plusieurs fois, ce qui devrait se faire jusqu'à ce qu'un résultat soit acquis.

Nous pensons que notre appel sera entendu des groupements ouvriers et qu'une campagne va sérieusement commencer en leur faveur.

Tant qu'à nous avec ou sans eux nous continuerons notre propagande en faveur de toutes les victimes de l'organisation sociale et nous espérons que les travailleurs au spectacle de leurs frères qui souffrent, sauront, si l'inertie se continue dans les partis ouvriers, passer outre des ordres des chefs et seront capables une fois enfin de montrer qu'ils sont majeurs en imposant à nos maîtres ce dont ils aspirent depuis si longtemps l'AMNISTIE GENERALE. LE LIBERTAIRE.

### Pour prendre date...

Notre prochaine

### SOIRÉE ARTISTIQUE ET DE PROPAGANDE

pour les 4 pages du Libertaire, aura lieu le samedi soir 6 novembre, en compagnie du lord-maire de Cork, jumeau volontairement depuis plus de deux mois...

Depuis plus de deux mois... Cela semble impossible et pourtant deux des grévistes dont le maire de Cork vient de mourir tant qu'aux neuf autres détenus qui font encore la grève de la faim ce n'est plus qu'une question de jours car après plusieurs jours de jeûne le cerveau se décompose et c'est la mort inévitable malgré tous les soins qu'on puisse leur donner.

Qui pouvait croire jusque-là qu'un homme pouvait souffrir aussi longtemps (plus de deux mois...) et avoir la vie aussi dure ? Et n'est-ce pas une nouvelle preuve de la volonté et de la ténacité qui animent les révoltés irlandais...

Récapitulons et suivons les jeûneurs dans leur long martyre.

Arrêtés arbitrairement ils sont le gouvernement anglais de les remettre en liberté. Celui-ci n'en fait rien et la protestation par la grève de la faim commence.

Huit jours s'écoulent, puis quinze. Des personnalités politiques, des groupements ouvriers sollicitent de Lloyd George la mise en liberté. Celui-ci répond qu'il n'y peut rien et que force doit rester à la loi. On sollicite le Roi... même réponse.

Le jeûne continue ; les protestations arrivent de toutes parts, de tous les pays, rien n'y fait ; la grève de la faim dure...

Un mois se passe ainsi, on n'y peut croire tellement cela tient du prodige. On commence à devenir sceptique. Puis les jours lentement continuent à s'écouler et la grève de la faim dure toujours, mais l'on n'y croit plus et l'on n'enregistre plus que pour mémoire le martyre volontaire des grévistes de la faim.

Entre temps, les autorités médicales et scientifiques les plus autorisées sont consultées, donnent leurs avis... contradictoires comme de bien entendu. Et l'on blague les protestataires. Et l'on blague et l'on sourit. Et l'on sourit de plus en plus lourdement. Et lorsque le deuxième mois s'est écoulé, la grève de la faim persistant on en parle... on en parle d'un air entendu et malin, comme lorsqu'on parle de Landru.

Mais tandis qu'on discutait, qu'on blaguait, qu'on souriait, les forces des jeûneurs diminuaient, diminuaient et un beau jour mort d'homme s'ensuivit... après 68 jours de jeûne.

Deux d'entre eux viennent de mourir, les autres s'en iront dans la tombe eux aussi. Et les uns après les autres ils mourront tous... malgré, du moins c'est notre avis, qu'il ait été mis en œuvre tous les moyens pour conserver leur vie ; prolongeant ainsi leurs souffrances.

On sent les sceptiques maintenant, ceux qui songent à rire et à douter ?

Ah ! devant de tels exemples, devant de pareils morts on grince des dents, on serre les poings et l'on maudit les responsables. Et l'on pense à la vengeance...

Et l'on pense au jour où les peuples enfin éclairés jetteront bas les régimes d'iniquité qui rendent possible de tels supplices.

SOLITICE.

BERNARD André.

Le gouvernement veut 2 ans de servitude militaire, les socialistes 12 mois.

Et nous rien du tout. Proletaire choisis..



